

Pierre Alferi

Kiwi



Roman-feuilleton



Extrait de la publication

Kiwi

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Les Allures naturelles, 1991.

Le Chemin familial du poisson combattif, 1992.

Kub Or (avec Suzanne Doppelt), 1994.

Fmn, 1994.

Sentimentale journée, 1997.

Le Cinéma des familles, 1999.

La Voie des airs, 2004.

Des enfants et des monstres, 2004.

Ça commence à Séoul (avec Jacques Julien), dvd, 2007.

Les Jumelles, 2009.

Après vous, 2010.

chez d'autres éditeurs

Guillaume d'Ockham. Le Singulier, Minuit, 1989.

Chercher une phrase, Christian Bourgois, 1991.

Cinépoèmes et films parlants (dvd de dix courts métrages), Les
Laboratoires d'Aubervilliers, 2003.

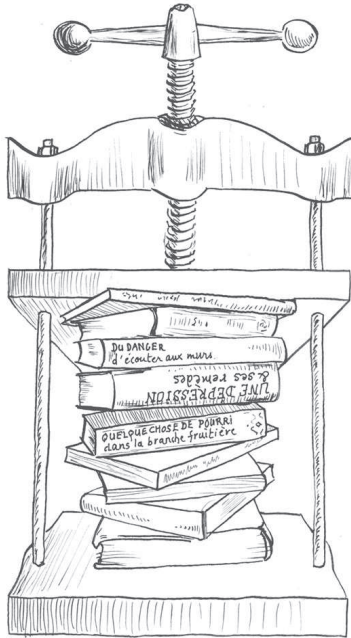
L'estomac des poulpes est étonnant, L'Attente, 2008.

La première version de *Kiwi* a fait l'objet d'une mise en ligne
hebdomadaire sur <Sitaudis.fr>.

Les épisodes 25 à 28 ont paru, sous le titre *Enchère*, dans le collectif
Béatrice Merkel, Capricci, 2009.

Pierre Alferi

Kiwi



P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2012
ISBN : 978-2-84682-448-4
www.pol-editeur.com

SAISON UNE



Premier épisode

Le conteur invisible



Nous sommes dimanche. Nous? L'absence de récit qu'ont trahie de petits élancements tout au long de la semaine prend possession du corps de Daniela. Il s'en est tramé des choses, ces derniers jours, mais aucune qui la concerne. D'ailleurs il n'y aura jamais rien à raconter d'elle, à sa mort ses amis parleront météo. Je suis dimanche, se dit-elle.

Dédié au repos des membres et d'au moins deux organes – le cœur et le cerveau –, le dimanche donne aussi congé au conteur invisible. La plupart des gens que côtoie Daniela les jours ouvrables sont couverts de récits. Ils traversent la semaine chargés d'anecdotes, de rumeurs et de scénarios. Ils ont en permanence dix histoires à répéter, dix nouvelles à annoncer, qui toutes, vu l'entrain qu'ils mettent à le faire, doivent les toucher de près. Comment font-ils pour affronter tous les sept jours le mutisme du petit barbichu implanté dans leur crâne, quand il n'a plus ni l'entreprise, ni les collègues, ni des journaux dignes de ce nom pour alimenter leur moulin à salive? Sans doute s'obstine-t-il, étouffé par la ouate dominicale, à débiter dans sa barbe des plaisanteries, des souvenirs d'enfance, des résultats sportifs.

Mais devant Daniela c'est le vide qui s'ouvre quand sonne le carillon de l'église voisine, quand elle soulève le drap qui épousait le dôme de son corps replié, quand elle se penche à la fenêtre en culotte et voit la rue sans voitures, les trottoirs sans passants, le ciel où la couche uniforme d'un

stratus ne laisse passer de la lumière que ce qui blesse les yeux. Les rideaux de fer sont baissés, et les pigeons, ravis de trouver le champ libre, paradent au milieu de la chaussée. Ils plongent parmi leurs congénères depuis le capot des voitures comme des enfants livrés à eux-mêmes dans une piscine. Elle-même se sent pigeon, mais pigeon seul, pigeon perché plutôt que d'aller claudiquant sur des pattes lépreuses. Il faut qu'elle voie un être humain.

Elle s'habille : jean, t-shirt, chaussures plates. Elle ne prend pas la peine de démêler la masse de cheveux noirs qui, même coiffée, lui donne un air ébouriffé. Elle fourre quelques pièces dans une poche, des clefs dans une autre, saisit un livre de bibliothèque pour se donner une contenance, et dans un souffle elle claque la porte, dévale deux étages, pousse la porte cochère, débouche dans la rue, enfin prend une longue bouffée d'air, bruyante comme l'aspiration d'une plongeuse qui remonte à la surface. Deux pâtés de maisons plus loin, il y a un marché, mais elle n'ira pas au marché. Elle aime les marchands, pas la clientèle venue là pour se rassurer : « nous = somme = ensemble ». Elle traverse seulement le carrefour en diagonale et se laisse tomber sur une chaise à la terrasse du café le plus proche, celui où elle échoue presque toujours comme la goutte sur la vitre suit le plus court chemin.

Pour la première fois de la journée, elle lève les yeux. Nu, le carrefour paraît immense. Entre le silence du sol et la blancheur du ciel les immeubles se tassent. L'œil est vite attiré par leur courbure à l'horizon, et l'espace, où les blocs de pierre et de verre s'enfoncent comme dans la neige,

l'espace lui-même a épaissi, s'est infiltré partout, de sorte que les contacts sont rares, les gens petits, les distances longues à parcourir.

À la table voisine, les seuls autres clients sont aussi inaudibles que s'ils s'étaient assis de l'autre côté du carrefour. Il n'y a guère que des touristes pour prendre un petit déjeuner ici. Ceux-là ont visiblement mis au point un code à eux, fait de mouvements des lèvres qui passent, de loin, pour ceux de la parole, mais se résument à l'enchaînement d'un petit nombre de grimaces. Daniela scrute leurs mines de mimes. Elle tend machinalement l'oreille : la rumeur du boulevard lointain où passent des autobus et des taxis remonte, prononce un *r* intermittent, on distingue le *f* prolongé d'un vent léger.

L'homme regarde droit devant lui et mâche son croissant aussi lentement que s'il était en carton. La femme entrouvre les lèvres comme si lui venait à l'esprit un sujet de conversation, voire une idée tout court – un monument à visiter, un restaurant à essayer. Elle s'interrompt et transforme le *o* de sa bouche en une onde, un sourire mi-complice mi-craintif. Son compagnon est occupé à prouver qu'il n'a rien entendu. Il fait toute une cérémonie d'une gorgée de café. Puis la moitié gauche de sa bouche très vite remue et reprend sa forme initiale, envoyant en moins d'une seconde une rafale de signes muets. Les yeux de la femme n'ont pas atterri depuis qu'ils cherchaient à capter ceux de l'autre. Sur un visage que la scène a décoloré, essoré de toute passion et laissé pendu comme un linge, ils paraissent plus clairs, plus mouillés. Sans une parole, sans même regarder Daniela en

retour, ils lui disent que : 1° l'homme n'a pas obtenu d'elle ce qu'il voulait la nuit dernière ; 2° elle a tenté de le distraire en lui faisant miroiter un plaisir quelconque ; 3° il lui a opposé une fin de non-recevoir ; 4° à présent elle n'attend, elle ne désire plus rien. Daniela détourne les yeux. Elle s'est vue elle-même.

Daniela, dans son genre, est une assez jolie jeune femme. Plus d'une fois, certainement, un homme s'est épris d'elle. Il faut que quelque chose, chaque fois, l'ait éloigné. Sa froideur, ses inhibitions, sa voix trop grave ? Ce peut être n'importe quoi. Mais, vraisemblablement, cette chose est la même qui a chassé de sa vie les histoires. Déjà, elle se reproche d'avoir affabulé sur ce couple innocent, de s'être imaginé sa nuit. N'a-t-elle pas eu la velléité de se faire une opinion d'eux, de tirer une morale de leur pantomime ? Or, ce qui manque à Daniela, aujourd'hui comme hier, ce ne sont pas les événements, les rencontres, les sentiments. C'est le liant qui fait prendre une histoire, le jugement tacite qui l'appuie, lui permet d'avancer d'un pas ferme. Pour raconter convenablement la plus simple des anecdotes, ne faut-il pas adopter une vision morale du monde ? Daniela doit l'admettre : elle n'en a aucune.

Mécontente d'être rendue à elle-même, elle tire le livre de sa poche, l'ouvre et s'oblige à déchiffrer ce qui lui tombe sous les yeux. Elle sait d'expérience que n'importe quel passage d'un bon livre offre une réponse biaisée à la question qui la tracasse. Mais quelle est la question, cette fois ? Elle s'impatiente. La question forme avec plusieurs autres un mélange trouble : que vais-je trouver pour attendre le lundi

matin? qu'est-ce que je fais ici? pourquoi suis-je seule? Cette fois, les phrases imprimées ne lui sont d'aucune aide. La voix d'un étranger qu'elle y entend lui casse les oreilles. Elle claque le livre pour fermer son clapet. Elle cherche une distraction des yeux.

Un homme d'une trentaine d'années traverse la rue en face d'elle, contourne les tables du café pour se mettre dans la file des clients de la boulangerie. La queue avance lentement; Daniela peut, en tournant à peine la tête, observer l'homme du coin de l'œil. Le désordre de son costume et de sa coiffure le font paraître plus jeune qu'il n'est sans doute. Entre les pans sortis de sa chemise, dont manque le dernier bouton, un triangle de chair se déforme à chaque pas. Toute sa personne dégage un parfum de nudité inconsciente. On voit à ses yeux lourds qu'il est tel que le lit l'a laissé. Elle cherche sur sa joue la marque rose d'un pli de drap. De temps à autre il a un tousotement, un sursaut, un frisson de froid. La sensation se communique, Daniela s'entoure des bras, baisse la tête. Quand elle la relève il a disparu dans la boutique. Elle sympathise alors en son absence avec cette ombre, qu'elle se figure seule comme elle et privée d'histoires.

L'ombre a tout de même une silhouette, des traits aigus et de belles mains qui lui arrachent un soupir d'aise. Non pas qu'elle s'imagine dans ses bras: elle glisse en pensée sous sa peau. Elle rêve qu'elle ne le quitte plus, s'étant quittée elle-même. Passagère clandestine de cet homme, elle pourrait lui souffler des histoires dans l'oreille interne, et, comme les prédictions qu'un hypnotiseur fait oublier aux premiers

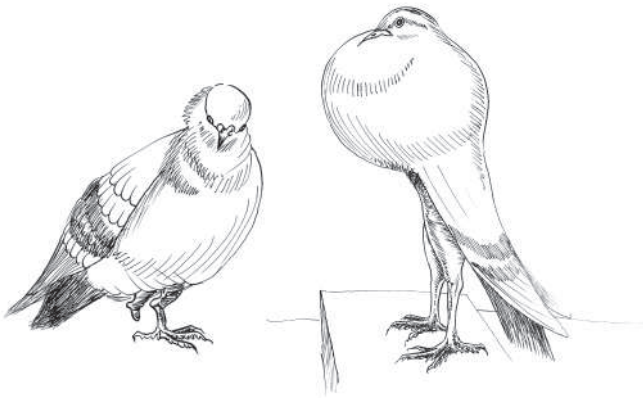
concernés, ces histoires arriveraient réellement. Aspirée, inspirée par la nouveauté de son hôte, elle deviendrait elle-même, et pour lui seul, le petit conteur implanté qui leur manquait à tous les deux. Ce serait délicieux – des jours de fables et de projets, mille et un jours à se vautrer en lui, à le bercer comme une Shéhérazade diurne. Quelles histoires lui raconterait-elle ?

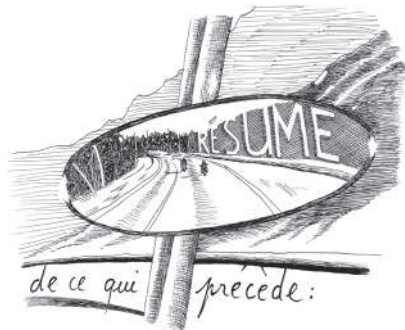
Quand elle va s'avouer qu'elle n'en a pas la moindre idée, il ressort de la boulangerie. Leurs regards se croisent un instant. Elle comprend alors son erreur. Le bras replié du jeune homme soutient deux sacs en papier blanc, et de l'un dépasse la corne d'un croissant. Le scénario le plus vraisemblable se déroule en une seconde. Quand il retraverse la rue, elle campe en pensée devant sa porte. Quand il frappe, elle file sous le lit. Elle voit le pied nu d'une femme s'enfoncer dans la moquette. Elle la regarde s'éloigner pour aller ouvrir le loquet. Elle sait qu'il va rejoindre une silhouette de ce genre, une femme plus désirable qu'elle, et qu'il va quitter ses vêtements enfilés à la hâte, qu'ils vont se glisser dans le lit, partager un café en échangeant des phrases chantantes et paresseuses. Quand il retraverse à grands pas le carrefour, elle lui trouve décidément de l'allure. De sa gaieté, elle conclut qu'il s'énamoure, et que la rencontre est récente.

Une minute, elle considère ce couple qui l'exclut. Puis elle pense à autre chose. La journée passe en un clin d'œil.

Deuxième épisode

Toujours rien





*Si un homme plaît à Daniela,
il est pris.*

Dimanche soir elle se trouve en position de réfléchir. Tandis que le crissement de son talon nu sur l'émail résonne dans la baignoire, un coup d'œil par-dessus l'épaule à la glace qui occupe toute la largeur du mur confirme l'existence de son derrière. Elle a trop peu d'occasions de le voir pour se féliciter de sa forme. Ses furtives apparitions, dans un ascenseur, une vitrine, laissent l'image d'un fantôme rebondi de trois quarts, d'un astre éclos pour aussitôt s'évanouir, d'une bulle qui éclate. Jamais elle ne le voit comme il faudrait, la torsion de la nuque faisant cambrer la hanche, ce qui donne un cul vacillant, qu'elle juge sans personnalité. Qui s'intéresserait à elle ? Personne ne s'intéresse à moi, dit-elle comme on répète pour le mémoriser un code confidentiel. Elle s'assied sur le fond glacé de la cuve, appuie la tempe gauche sur son genou droit, et regarde le robinet à travers ses mèches en désordre, le menton appuyé sur ses avant-bras, croisés à cause du froid.

– Nul ne me voit nul ne m'entend
personne qui sache où je suis
et presque personne
que je suis.

Il arrive que l'image que l'on a de soi, au contact des autres, déteigne sur eux comme un fond de teint. Or, Daniela en possède une assez piteuse pour aveugler les passants mâles, qui se retournent sur elle moins que sur d'autres. Ils

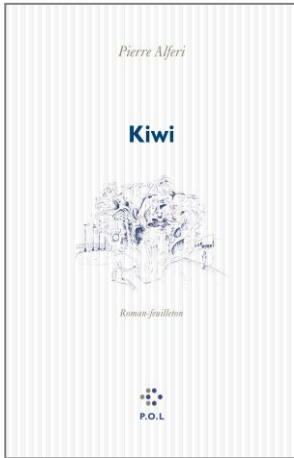
ont doublement tort. Primo, il est déloyal de se retourner sur une femme, pense Daniela comme un défi. Secundo, ce réflexe animal, qui se paye souvent d'une grosse déception, opère parfois, tandis qu'elle s'éloigne, le salut de sa silhouette et la conversion de celui qui la regarde passer. Car elle sait que derrière sa mine déconfitée il y a un dos solaire. Quelque beauté qu'on lui trouve, elle sent bien qu'elle n'est pas frontale. Qu'on y accède au deuxième regard, en négligeant une expression pas très heureuse, en contournant un obstacle qu'elle y a mis.

La plante de ses pieds – et ces fesses qu'elle ne connaît guère – adhère comme des lèvres à de la porcelaine. Elle se plie en deux pour atteindre le mélangeur et tenter d'obtenir de l'eau tiède. La plomberie sclérosée, l'émail écaillé découvrant des croûtes de fonte, la cuvette des toilettes collée à la baignoire de sorte qu'elle a le nez dessus, lui rappellent sa mauvaise fortune. Au moins l'eau est-elle impeccable quand elle lui éclabousse les jambes puis la borde progressivement, cernant ses chevilles, ses hanches, enfin ses seins. Même lorsqu'elle frissonne, certains matins d'octobre où le chauffage central n'est pas encore en route, elle met un point d'honneur à s'asseoir dans la baignoire avant de commencer à la remplir, de même qu'elle la vide entièrement avant de s'en extraire. Il faut que l'eau vienne à elle, et que l'eau la quitte. C'est ainsi qu'elle se sent lavée vraiment de quelque chose : traversant immobile un fleuve ou, mieux, traversée par un flux.

Trempé, son corps devient ami, finalement ne lui déplaît pas, elle n'a plus d'opinion sur lui. La chaleur montant avec

Achevé d'imprimer en janvier 2012
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 2262
N° d'édition : 172256
N° d'imprimeur : 12xxxx
Dépôt légal : février 2012

Imprimé en France



Pierre Alferi
Kiwi

Cette édition électronique du livre
Kiwi de PIERRE ALFERI
a été réalisée le 23 mars 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2012
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846824484 - Numéro d'édition : 172256).
Code Sodis : N41930 - ISBN : 9782818002544
Numéro d'édition : 228483.